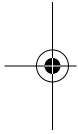
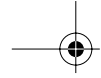


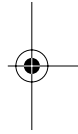
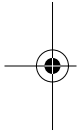
En 1993, Jean Galard, qui dirigeait le service culturel du musée du Louvre alors en grande expansion, aux lendemains de la Pyramide, me proposa d'écrire le scénario, et le texte, d'un film qui aurait expliqué ce que le musée voulait être. L'offre me surprit, mais je l'acceptai, tout en me promettant bien de n'en faire qu'à mon idée ; et, de fait, je lui remis quelques semaines ou mois plus tard des pages bien différentes de ce qui était attendu et souhaitable : vagabondage de l'écriture et non réflexion sur un objet défini, cheminement par des lieux et parmi des œuvres qui n'étaient que parfois les salles ou les peintures du Louvre, et plutôt le rapport d'une personne à soi-même, fût-il cherché dans des rêves, qu'un souci d'expliquer ou d'informer.

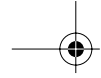
Ce travail ne pouvait évidemment pas





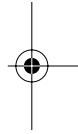
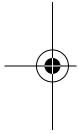
convenir au besoin dont Jean Galard m'avait fait part, pourtant celui-ci voulut bien ne pas s'y refuser, et un film fut entrepris et même mené à bien sans que mon apport en soit explicitement écarté. Mais j'étais sans illusion sur l'emploi que l'on allait faire de mes notations, remarques ou hypothèses, et ne cherchai donc pas à m'impliquer dans les décisions du cinéaste. Mon nom ne figure pas au générique de ce documentaire où courageusement, mais tout de même bien gauchement, on essaya de tirer quelque chose du cahier que j'avais remis. Et d'ailleurs le titre que j'avais avancé avait été refusé, cette fois d'entrée de jeu. Pour moi, instinctivement, ce que je ferais avait à se dénommer « le grand espace », parce qu'il ne pourrait s'y agir, même dans la notation la plus fugitive, la plus modeste, que de tout l'espace mental comme les œuvres de l'art à la fois l'instituent et le disloquent. Nullement les seules salles du Louvre mais un champ d'apparitions et d'effondrements, de rencontres brusques et de longs chemine-ments, avec des moments d'espérance et au





péril de tous les fantasmes : l'espace même qu'ouvre l'image dans la conscience du monde. J'admettais bien, toutefois, qu'on ne pouvait sur la jaquette ou au générique du film troubler l'information que l'un et l'autre avaient à donner par deux mots aussi généraux et de ce fait incompréhensibles.

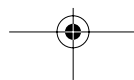
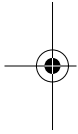
Le film se fit donc à peu près sans moi. Après quoi je finis par rentrer en possession du cahier – c'était avant les temps de l'ordinateur, au moins dans mon existence – que j'avais préparé pour l'occasion, mais ce fut pour n'y plus penser : trop de chemins s'ouvrant dans ces fragments chacun trop hâtifs pour que je pusse penser qu'il y avait là quoi que ce soit de suffisamment expérimenté et par conséquent de publiable. Et d'autre part, ces remarques, ces impressions, ces débuts de récits de rêve avaient besoin, sur l'écran, des références auxquelles j'avais pensé ou que j'aurais pu imaginer par la suite, certaines pour illustrer directement le propos, d'autres pour le contredire, au contraire et dans l'instant même, et en tout cas pour le décentrer, pour l'ouvrir à d'autres





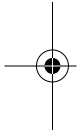
soucis. Bien que d'emblée je me fusse donné tous les droits, avec seulement des mots et quelques feuillets, je n'avais pas cessé, en effet, ç'avait même été la cause de mon acceptation première et rapide, de rêver au film comme tel, c'est-à-dire à des relations entre texte et image ou plutôt suite d'images, celles-ci appelées, de tous les pôles et horizons de la création artistique ou de la réalité comme on peut la vivre, à engager avec la parole des relations dialectiques aussi bizarres et libres qu'il le faudrait : fruit de l'inconscient autant que de la pensée. Un feu et sa fumée, une fumée noire, étouffante, pour gloser le sourire de la Joconde ! L'aboi d'un chien, pour pénétrer le regard d'un peintre de paysages. Je n'avais pu tenter ces sortes d'expériences dans ce qui en serait devenu le véritable travail, et pourquoi, dès lors, imaginer de la raison d'être à ce qui n'avait été sous ma plume que quelques propositions en vue de tout autre chose qu'elles ?

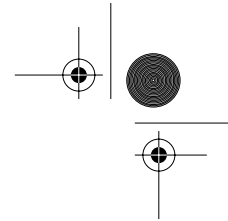
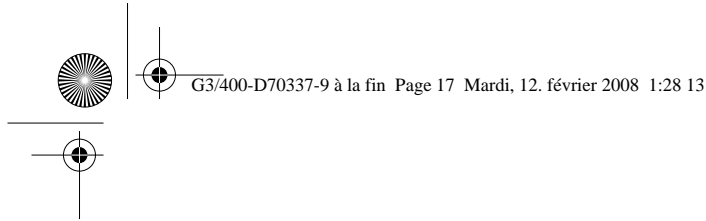
Je publie cependant ces quelque quarante mini-chapitres parce que, les ayant





retrouvés, un peu par hasard – ayant rouvert le cahier, après quinze ans –, je n'ai pu m'empêcher d'y porter quelques corrections afin d'en améliorer la forme et d'en préciser ou rectifier les formules, qui prennent quelquefois l'apparence d'une pensée. Pas grand-chose, au total, ces corrections : et ce « grand espace » reste d'un bout à l'autre, et dans ses juxtapositions et fracturations, le même texte qu'au premier jour. Mais je m'y intéresse à nouveau, je joue avec l'idée de le reprendre, de l'élargir, de l'approfondir, d'aller avec les seuls mots cette fois vers l'autre parole, celle des œuvres sculptées ou peintes. Et je mets donc l'écrit ancien sous les yeux de qui voudra bien le parcourir ou le lire pour mieux le garder sous les miens.





Venant trop tard

J'aurais voulu entrer enfant dans un lieu comme celui-ci.

Non parce que je savais ni même pressentais les œuvres qui sont exposées au Louvre ou dans les autres musées du monde.

Mais parce que la pensée d'un enfant est hantée d'images aussi inachevées (encore) qu'intenses. Ce ne sont pas les mots qui comptent pour lui, ce sont les images qu'il aperçoit au-delà. D'images, il n'en rencontre jamais qui ne le troublent, ne lui fassent peur, ou bien ne l'attirent, ne le séduisent. Et il voudra aller là où il y a des images – lui dit-on – comme au-devant de lui-même.

